

1.

Mais pourquoi ne répondait-il pas ?

Charlotte Edwards se retint de jeter son téléphone par la fenêtre de sa voiture. Elle poussa un profond soupir, sans quitter des yeux la route défoncée et boueuse. Une seconde d'inattention et elle risquait de finir dans un arbre. Par chance, en ce mois de mai, la saison des pluies ne faisait que commencer au Libéria. Son 4x4 était capable d'affronter la plupart des routes, en dépit de leur état catastrophique. Mais, lorsqu'elles étaient inondées et transformées en torrent de boue, conduire devenait un défi de tous les instants.

Le cœur battant, Charlie appuya sur l'accélérateur. Il fallait absolument qu'elle soit à l'aéroport avant que Trent Dalton ne s'envole. Maudit Trent, qui ne répondait pas au téléphone ! Si seulement elle avait pu le joindre et lui envoyer un taxi, elle se serait épargné un aller-retour.

Soudain, la sonnerie de son portable la fit sursauter.

— Pas trop tôt ! dit-elle en décrochant, sans même dire bonjour.

— C'est Thomas, répondit le technicien de l'hôpital, légitimement surpris.

Elle sentit son estomac se nouer. Les nouvelles étaient-elles mauvaises ?

— L'état du garçon est stationnaire. Mais je voulais vous informer que le Dr Smith a proposé de procéder à l'appendicectomie.

— Comment ? C'est hors de question ! Si jamais je n'arrivais pas à rejoindre le Dr Dalton à temps pour le ramener à l'hôpital, alors je réfléchirais à cette éventualité. Mais, pour

le moment, je ne veux pas que cet imposteur s'approche de nos patients. Je vous fais signe dès que j'arrive à l'aéroport.

— Très bien, Charlie.

Le Dr Smith avait été envoyé pour une année à l'hôpital missionnaire Henry et Louisa Edwards par l'organisation humanitaire Médecins dans le Monde. Son arrivée ayant été reportée de cinq jours, l'organisation avait fait appel à Trent Dalton pour le remplacer. Trent venait de terminer une mission en Inde et avait généreusement accepté de retarder ses congés de quelques jours.

Mais, alors que, son remplacement terminé, il était en route pour l'aéroport, Médecins dans le Monde avait rappelé Charlotte. Le Dr Smith avait falsifié ses diplômes, ce qui excluait évidemment toute collaboration avec lui.

Un problème n'arrivant jamais seul, un petit garçon gravement malade avait été admis à l'hôpital, où il attendait d'être opéré en urgence. Par malchance, John Adams, qui s'occupait de gérer l'hôpital et l'école avec Charlotte, était parti ce jour même faire des achats. Aussi se trouvait-elle à parcourir des kilomètres de routes incertaines pour tenter de ramener Trent Dalton, si toutefois il ne se trouvait pas déjà à bord d'un avion prêt à décoller.

Lorsqu'elle arriva en vue de l'aéroport, l'angoisse monta d'un cran. Trent ne répondait toujours pas. Les mains moites, elle accéléra encore puis, une fois devant le terminal, se gara sur le bas-côté et se précipita dans le hall.

Lorsque enfin elle aperçut Trent, ses jambes faillirent se dérober sous elle. Bien entendu, cela n'avait aucun rapport avec la nuit qu'elle avait passée en compagnie de cet homme magnifique, quelques heures avant qu'il ne quitte l'hôpital. Si elle avait su que leur dernier baiser ne serait pas un baiser d'adieu, que son départ n'était pas définitif, elle se serait abstenue de succomber à son charme. Elle sentit la chaleur lui monter aux joues.

Trent était assis sur un siège, bras croisés, les jambes allongées devant lui. Un sac de voyage en cuir était posé à côté de lui. Même assis, il semblait dominer tous les autres passagers de sa hauteur. Son panama incliné sur sa tête ne

laissait entrevoir que le bas de son visage, sa mâchoire, son menton, sa bouche, ô combien sensuelle. Cette bouche qui avait dévoré chaque centimètre carré de son corps...

Elle prit une profonde inspiration, s'approcha et donna un petit coup de pied dans sa chaussure.

— Trent, il faut qu'on parle.

Son corps se contracta légèrement mais il ne bougea pas davantage, comme s'il ne l'avait pas entendue. Peut-être imaginait-il qu'elle venait réclamer un dernier baiser d'adieu ?

Elle était là à cause d'une urgence à l'hôpital, pas pour batifoler. De toute façon, ils avaient vécu ce qu'ils devaient vivre ensemble. Cela faisait désormais partie du passé.

— Trent, je sais que tu es réveillé. Regarde-moi, dit-elle en lui donnant un second petit coup de pied, dans la cheville cette fois.

— Aïe ! dit-il en repliant la jambe.

Il releva le bord de son chapeau, dévoilant un front bronzé strié de quelques mèches brunes. Ses yeux bleu pâle la fixèrent d'un air circonspect.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Charlotte ?

— Je suis là parce que tu ne réponds pas au téléphone.

— Je l'ai éteint. Je suis en vacances.

— Si tu l'avais laissé branché, tu m'aurais évité de te courir après jusqu'ici en priant pour que ton avion n'ait pas encore décollé. Il faut que je te parle.

— Ecoute, Charlotte, répondit-il d'un air contrit, nous avons passé de bons moments ensemble et je sais que les adieux ne sont jamais un moment agréable. Mais prolonger les choses ne les facilitera pas.

— Je ne suis pas venue te faire mes adieux.

— Je suis désolé, Charlotte, mais je dois partir, je t'assure. D'ici quelque temps, tu m'auras oublié.

Quelle prétention ! Imaginait-il vraiment qu'elle venait le supplier de ne pas la quitter après une seule nuit passée avec lui ? Une nuit torride, voluptueuse et inoubliable, certes, mais de là à s'imaginer qu'elle ne pouvait pas se passer de lui !

— Désolée, Trent, mais il faut que tu reviennes à l'hôpital.

— Charlotte, n'insiste pas. Il faut tourner la page...

— J'ai tourné la page dès que tu m'as dit au revoir. Tu as remis ton chapeau et tourné les talons, ton sourire de séducteur aux lèvres, comme tu as dû le faire des centaines de fois à des centaines de femmes dans le monde. Cela ne m'a pas posé de problème.

Il la regarda, mi-intrigué mi-amusé.

— Pourquoi es-tu là, dans ce cas ?

— Je vais devoir renvoyer le nouveau chirurgien. Il a falsifié son CV, passé sous silence une condamnation pour prescription excessive de narcotiques et, comme si cela ne suffisait pas, on lui a retiré son permis aux Etats-Unis pour conduite sous l'emprise de l'alcool et de produits stupéfiants.

— Effectivement, ça fait beaucoup. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il soit mauvais chirurgien.

— Ce n'est pas parce que nous travaillons en Afrique que nous ne devons pas être exigeants. Je n'ai aucune envie de travailler avec une personne malhonnête, et qui se drogue peut-être encore.

— Quand est-ce que Médecins dans le Monde t'envoie un nouveau chirurgien ?

— Dès que possible. Il faut que je trouve un intérimaire pour quelques jours, une semaine tout au plus. C'est pour cela que je suis ici. J'ai pensé à toi.

— Je ne peux pas. Je viens de passer une année éprouvante en Inde. J'ai besoin de faire une pause avant de repartir en mission aux Philippines.

— Tu ne peux vraiment pas repousser tes vacances de quelques jours ?

— J'ai travaillé dur douze mois d'affilée justement pour pouvoir me payer des vacances.

— Si tu travaillais vraiment pour l'argent, tu serais resté aux Etats-Unis. Tu pourrais te payer des vacances somptueuses, tu aurais un abonnement dans un country club du dernier chic, et tu conduirais des voitures de luxe. On ne travaille pas dans l'humanitaire pour gagner de l'argent.

Elle se posta face à lui et posa les mains sur les accoudoirs de son siège. Son parfum viril et frais l'enveloppa, accélérant brutalement les battements de son cœur.

— D'ailleurs, fit-elle, repoussant son trouble, pour quelles raisons travailles-tu à l'étranger, dans des hôpitaux minuscules, en changeant de pays tous les ans ? La plupart des médecins de Médecins dans le Monde travaillent à mi-temps.

— Je suis en cavale, dit-il d'une voix grave, tout près de son visage. J'ai assassiné ma dernière petite amie parce qu'elle m'avait suivi jusqu'à l'aéroport.

Elle se redressa pour aussitôt se rapprocher de lui et se laisser aller à l'attraction qui semblait les pousser l'un vers l'autre. Elle avait ressenti cette attirance dès la première seconde où elle l'avait aperçu.

— J'ai toujours su que tu étais un homme dangereux, Trent Dalton. Quoi qu'il en soit, j'ai un grave problème et je ne peux pas attendre trop longtemps que tu décides si jouer au golf et draguer les filles sur la plage est plus important que sauver des vies dans mon petit hôpital.

— Quel genre de problème ?

— Un petit garçon de sept ans en pleine crise d'appendicite. Thomas craint une rupture. Il ne se sent pas capable de l'opérer lui-même.

— Mais je l'ai vu faire des merveilles avec des hernies.

— Les hernies ne s'opèrent pas comme des appendicites, comme vous n'êtes pas sans le savoir, docteur.

— Qu'est-ce qui lui fait dire qu'il s'agit d'une crise d'appendicite ? Quels sont les symptômes ?

— La mère affirme que le petit n'a pas mangé depuis deux jours. Il a de la fièvre et il vomit.

— Il peut très bien s'agir d'une grippe.

— Les douleurs au ventre se sont manifestées avant les vomissements.

— La douleur s'est-elle déplacée ?

— Oui. Du nombril au bas-ventre, côté droit. Ecoute, Trent, dit-elle en reposant ses mains sur les accoudoirs, cela fait trente-six heures que les symptômes sont apparus. Si nous continuons à bavarder sans rien faire, il risque la rupture d'appendice. Je n'ai pas besoin de te rappeler le taux de survie à la péritonite dans cette région du monde, n'est-ce pas ?

Il la dévisagea en silence, le regard soucieux, avant de se lever.

— D'accord. Je reviens, mais seulement quelques jours. Et n'essaie pas de me faire culpabiliser pour que je reste plus longtemps.

— D'accord, répondit-elle en tendant la main.

Il la saisit et ses doigts longs et chauds l'enveloppèrent.

Elle retira promptement sa main. Les quelques journées à venir promettaient d'être longues.

Sur la route cahotante du retour, Trent lança des coups d'œil furtifs en direction de la créature de rêve assise au volant du 4x4. La revoir dans le hall de l'aéroport lui avait coupé le souffle.

Charlotte fixait la piste de ses magnifiques yeux verts, aux cils immenses. Ses cheveux châtain flottaient sur ses épaules, merveilleusement mises en valeur par l'emmanchure de son débardeur. Il refréna l'envie de caresser la peau douce et satinée de son bras, et détourna le regard pour se focaliser de nouveau sur la route. Pourquoi une nuit passée avec cette femme ne pouvait-elle pas se résumer à la plaisante distraction qu'elle était censée être ?

— L'état de la piste va empirer dans les prochains kilomètres, alors tiens bien ton chapeau ! dit-elle avec un sourire.

— Veux-tu que je prenne le volant ?

— Non, je n'ai pas envie de finir dans un arbre. Cantonne-toi à ton rôle de médecin, je m'occupe du reste.

Elle prenait son rôle de directrice d'hôpital très à cœur et, à sa grande surprise, il trouvait cela séduisant. Mais depuis quand aimait-il les femmes de pouvoir ?

— Pour quelle destination t'apprêtais-tu à t'envoler ? demanda-t-elle.

— Florence.

— Tout seul ? Non, oublie la question. Désolée.

Pour la première fois de sa vie, il ignorait totalement comment il allait occuper les trois semaines que l'organisa-

tion humanitaire lui avait accordées entre ses deux missions. En général, il reprenait contact avec l'une de ses anciennes petites amies et passait ses vacances avec elle, à Londres, à Rio ou en Thaïlande.

— Oui, tout seul.

Cette fois, il n'avait appelé personne. Il s'appêtait donc à passer trois longues semaines en Italie, à penser à la femme au tempérament de feu assise à côté de lui. Malgré son prénom très féminin, elle préférait qu'on l'appelle par un surnom masculin. Charlotte. Charlie. Si seulement il avait pu l'emmener à Florence, Rome ou sur la côte amalfitaine ! Passer des journées et des nuits avec son sens de l'humour, son esprit vif et son corps de rêve ! Quand il repensait à la nuit qu'ils avaient passée ensemble...

Il soupira et regarda le paysage à travers la vitre. Par chance, leurs adieux avaient été brefs et sereins. Aurait-il supporté de voir des larmes mouiller ces yeux immenses, aussi verts que la forêt amazonienne ? De voir trembler ces lèvres délicieuses ? Il allait devoir trouver la juste distance dans les prochains jours. Cela ne serait pas facile s'il continuait à la désirer comme il la désirait.

— Comment ta famille est-elle arrivée au Libéria ? demanda-t-il pour se distraire de ses pensées lubriques.

— Mes arrière-grands-parents étaient originaires de Caroline du Nord. Mon arrière-grand-père était issu d'une famille d'instituteurs et de missionnaires, il a quitté l'Amérique avec sa femme alors qu'ils avaient tout juste vingt ans pour venir ouvrir une école en Afrique. Ils ont choisi le Libéria parce qu'on y parlait anglais. Trois générations plus tard, nous sommes encore là.

— Ce sont eux qui ont tout construit : l'hôpital et l'école ?

— Ils ont d'abord construit la maison et l'école, en 1932. L'hôpital a été ouvert vingt ans plus tard. Comme le Libéria a été fondé par des esclaves affranchis, mon arrière-grand-père a symboliquement décidé de construire une maison de style antérieur à la guerre de Sécession. Malheureusement, depuis, la guerre civile a sévi aussi au Libéria, laissant derrière

elle des milliers de morts et de blessés. Des gens choqués, défigurés, estropiés.

— Qu'est devenue ta famille pendant la guerre ? Ils sont restés ?

— Non, la guerre a contraint mes parents à rentrer aux Etats-Unis. J'étais petite. Puis ils sont partis au Togo pour fonder une nouvelle mission. Ici, l'hôpital et l'école ont été pillés et saccagés, mais John Adams et moi avons tout reconstruit, peu à peu.

Il n'osait pas imaginer l'énergie et le coût financier des travaux.

— Pourquoi t'es-tu investie ici ? Tu n'y as pas vraiment vécu, à part toute petite.

— Ce n'est pas parce que je n'y ai pas vécu que mes racines ne se trouvent pas ici. Mon ambition est de les consolider, quels que soient les efforts à déployer.

Le véhicule ralentit devant le bâtiment en ciment peint de l'hôpital.

— Allons nous occuper du petit garçon, dit-elle en coupant le contact. Et, Trent...

Elle se tourna vers lui et planta ses doux yeux verts dans les siens.

— Merci d'être revenu. Je te promets que ce ne sera pas pour rien.